

**Fercher von Steinwand
& l'esprit du peuple allemand**
Immanuel Klotz

Le poète Fercher von Steinwand (1828-1902) était intimement lié à l'esprit allemand. Il en fut l'ambassadeur qui — comme il souhaitait lui-même le laisser s'exprimer dans ses poèmes — transmet le message à quelqu'un d'autre. Il dit cela un jour en ces termes :

Envoyé je suis, comme crieur de ces jours,
Que j'accomplis en prophète de mon peuple
Et comme un cri de feu dans la haie d'épines,
Ma parole exhorte avec zèle et se dévoile :

Combien tu t'es abandonné de façon indigne !
Combien tu t'es fait défaut dans le doute !
Combien la disgrâce des temps t'a abêti !
Combien tu as oublié totalement ta valeur ...¹

Fercher parle de « mon peuple » et regarde l'esprit chez l'être humain individuel. Pendant son adolescence, il avait en vue et considération l'esprit de ses amis dans la beauté de la vie poétique et leur disait :

« Vous-mêmes soyez la nation allemande ! Pour vous il n'y a rien de vrai que l'idée, pas de Dieu, en dehors de l'idéal et ce Dieu se révèle seulement dans l'art. L'art seul est éternel, tout le reste est éphémère. Nous divinisons Homère et Eschyle, Shakespeare, Schiller et Goethe, tandis que nous commençons déjà à sourire du divin Platon ici et là. Kant nous le déclarons dépassé ; Après Fichte, le plus allemand de tous les philosophes allemands, suivit encore un grand (il dut alors avoir en tête Hegel ; I.K.) et bientôt celui-ci sera sorti de la mode — un système philosophique après l'autre... sombre finalement dans l'océan décoloré des abstractions ; pourtant l'art est le médiateur entre le fini et l'infini ; il est tel et doit le rester éternellement — et son vrai disciple participe de sa bonne et de sa mauvaise fortune. »²

L'essence de l'idée continue de régner ici dans la vie poétique. Rudolf Steiner reconnut dans l'œuvre de Fercher qu'il avait fait apparaître, dans sa poésie « *Chœur de la pulsion originelle* » la philosophie des concepts puissants de l'idéalisme allemand. Ceci est comparable à la description du peintre Johannes Thomasius, dans le Drame-Mystère de Rudolf Steiner, *Le gardien du seuil*, qui s'était donné comme « vrai mystique » et, de ce fait, fut placé en situation de peindre des tableaux, « qui pouvaient agir comme des êtres »³. On dit au sujet de ce Johannes Thomasius :

Il était évident pour lui que la science de l'esprit
Ne pût être que véridiquement bien fondée,
Lorsqu'un esprit scientifique et un penser rigoureux,
De l'âcre rage de la forme, par l'esprit de l'artiste
Sont affranchis et intérieurement renforcés,
Pour un vrai vécu de l'essence au monde apparentée.⁴

¹ Extrait du poème le « *Petit arbre de Noël de l'année 1853, à la nation allemande* », Recueil de œuvres de Fercher von Steinwand en trois volumes, Édition Theodor Daberkow's, Vienne 1903, 1^{er} vol. p.239. La totalité de l'œuvre du poète se présente aujourd'hui à nous dans la publication bellement configurée par Werner Kornmann aux éditions du même nom. De ce volume ont aussi été empruntées toutes les citations des écrits de Steinwand.

² Fercher à la « *Teurnia* », (association d'étudiants, *ndt*) Vienne, 22 mars 1951.

³ Rudolf Steiner : *Le gardien du Seuil* (**GA 14**), Dornach 1994, premier tableau, p.296.

⁴ *Ebenda*.

En lieu et place de la science de l'esprit, intervient encore pour Fercher, l'idéalisme allemand. Pourtant celui-ci aussi fut « affranchi de l'âcre rage de la forme » et « intérieurement renforcé ». Fercher permettait donc aussi à la haute capacité de celui-ci...

De servir au mieux de manière telle
Qu'elle montrât le salut à l'être humain.⁵

Si l'on comprend bien cette impulsion de Fercher von Steinwand, alors la raison devient évidente pour laquelle Rudolf Steiner, voici exactement cent ans, au beau milieu de la première Guerre mondiale, avait attiré l'attention sur cette personnalité dans son ouvrage *De l'énigme de l'âme*. Les forces salutaires de la vie sociale, dont la vie spirituelle de l'Europe centrale n'eut de cesse de s'éloigner de plus en plus, à partir de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, peuvent être retrouvées par une telle manière spirituelle ; tandis que l'aliénation de ces forces spirituelles et l'édification simplement sur l'observation extérieure, doivent mener à une interversion absurde de la mission de la nation allemande. Un idéaliste du 19^{ème} siècle, comme l'était Fercher von Steinwand, pouvait encore parler d'une mission du peuple allemand comprise dans un esprit correct. Car il voyait que cette nation était prédisposée, à partir du renouvellement de la vie de l'esprit, à apporter des impulsions de guérison dans le monde. C'est le contraire qui est intervenu au 20^{ème} siècle.

Fercher von Steinwand fut à peine reçu, publiquement compris et reconnu par son époque. Au vingtième siècle, il resta pratiquement non entendu. Un poète qui parle avec pathos de la mission du peuple allemand, doit même nécessairement passer pour équivoque désormais.

Vers la fin de sa vie, Fercher von Steinwand rapportait — tout d'abord avec les mots de Friedrich Lemmermeyers — sur le sujet de la petite société d'auteurs IDUNA, qui vers 1892, s'était déjà constituée contre la volonté d'anéantissement de l'esprit allemand déjà aux aguets à l'époque :

« Iduna — déesse allemande de la jeunesse éternelle ! Sonore comme son nom, doit devenir notre société. Jeune, elle doit le rester dans son cœur, dans son enthousiasme, dans ses idéaux ; allemande et libre elle doit rester en paroles et en actes — indépendante de la mode qui porte en elle le germe de la pourriture, indemne de la dissension des partis ; elle ne doit servir aucune direction momentanée, mais doit se placer directement au service de la poésie elle-même. Elle doit être une gardienne du trésor prodigieux de notre art ancien, mais prendre part, cultiver et se consacrer avant tout à celui nouveau, pour autant qu'elle est fidèle aux symboles éternels de l'humanité. Que ces paroles soient notre mot de ralliement ! Tout un chacun qui veut le suivre, est pour nous cordialement amicalement le bienvenu !⁶

Dans cet esprit, Fercher von Steinwand a cultivé et édifié toute sa vie des énergies spirituelles qui attendent jusqu'à aujourd'hui de pouvoir devenir agissantes.

Combat d'une vie

Chaque pas dans sa biographie témoigne de la construction d'une vertu de l'esprit surmontant les contrariétés de la vie. Deux exemples seulement : lorsqu'au jour de sa naissance il fut porté sur les fonds baptismaux à l'église, par sa marraine, le pasteur ne voulut pas baptiser l'enfant naturel ; « alors la marraine déposa l'enfant sur l'autel et déclara : « *Mi, j'rinmène pas ch'païen comme châ à s'baraque !* » [traduction en cht'i, qui correspond bien au sens du dialecte allemand, *ndt*] L'ecclésiastique capitula... »⁷ — Alors que plus tard il n'allait à l'école qu'en hiver, parce qu'il devait garder les bêtes comme garçon-berger en été, il s'agissait de lutter sur le chemin de l'école en haute montagne contre la glace et la neige :

⁵ *Ebenda.*

⁶ Recueil des œuvres de Fercher von Steinwand en trois volumes, Vol. 1, p.239.

⁷ Friedrich Zauner : *Fercher von Steinwand un porteur du flambeau de l'esprit*, édition Carinthia, Klagenfurt 1978.



Je n'avais pas encore cinq ans,
Et en hiver il faisait un froid de loup.
La mère me conduisit devant la porte :
« Hélas, que tu vives, qu'y faire ? » —
Des avalanches glissaient le long du chemin ;
Alors que je cheminai, ô quels grincements et fracas !
À présent, gagnes ou péris,
Car si tu pleurs, tu meurs !⁸

Épreuves de vie

Extérieurement, toute sa vie fut jonchée de pitoyables épreuves décourageantes. Son esprit, par contre, supporta ces épreuves avec la vertu d'âme de la bonté d'un Ange.

Fercher von Steinwand à 72 ans

La seconde partie du nom Johannes Fercher von Steinwand provient de mon pays et de mon lieu de naissance. Je commençai ma vie le 22 mars 1828, sur les hauteurs du Steinwand, au-dessus des berges de la Möll à Kärnten, et donc au beau milieu d'une communauté de très hauts et imposants sommets qui ont mauvais caractère ; parmi ces grandeurs souveraines l'être humain accablé de tâches semble s'appauvrir constamment. Une mère sévère, non sans emportement, un père au cœur résolu, pourtant avare en paroles, m'envoyèrent dès ma cinquième année à l'école lointaine et à — confesse.⁹

Par ces mots, Fercher débute une esquisse biographique succincte, dans laquelle il ne souligne pas du tout la souffrance et la détresse auxquelles il fut exposé sous tous les rapports, mais à la fin de celle-ci il en vient à exprimer, il est vrai, de très étonnantes paroles, à savoir que ni la pauvreté extérieure, pas plus que d'être traité de manière incorrecte ne furent funestes pour lui, et c'est ce qu'il commença franchement à ressentir abondamment, mais il dit au contraire :

Trois rudes Anges-gardiens me firent passer par les *souffrances* grosses de malheur de la *jeunesse* : la contrainte du quotidien, la mauvaise étoile de la maladie et le besoin d'apprendre sans sommeil. Sous tous les rapports, je me suis fixé comme tâche de *mûrir*, c'est-à-dire d'être ou de devenir un homme, ce que des gens de discernement et d'expérience déclarent comme une tâche surhumaine ou bien comme l'indocilité d'un tête extravagante.

Fercher von Steinwand à 43 ans



Ce que Steinwand appelle les « souffrances grosses de malheur de la jeunesse, on peut se les expliquer à l'instar de la vie de Goethe. Dans les fondements profonds de l'âme adolescente prend naissance — en soi pleinement inconsciemment — un être humain dans l'homme, que nous ne connaissons pas cependant, car, presque dès le commencement, il doit rester caché en déchantant — dans les circonstances de la vie des temps modernes — car il se voit exposé à un âcre destin. Le pourquoi et le comment Goethe en traversa l'expérience en la surmontant au moyen de son initiation, cela se trouve dit dans *Poésie et vérité*. On pourrait comprendre cependant qu'il y eût un mystère de l'être humain en l'homme, auquel, pour ainsi dire, on pourrait être initié. Fercher, sur la base de son individualité, a traversé ce mystère et vécu dans la lumière de ces « rudes Anges

gardiens ». Cela ne se trouve-t-il pas inscrit sur son visage ? Comme physionomiste largement connu qui analysa le portrait de Fercher, il a du dire :

⁸ *Ebenda.*

⁹ Recueil des œuvres, vol. 1, p.21.

Deux choses sont possibles dans ce visage : soit il existe, soit c'est une simple imagination de l'artiste. La première est à peine vraisemblable, de sorte que la seconde marque le signe du génie et témoigne d'une force créatrice grandiose dans la caractérisation. Mais si le visage existe vraiment, alors en ce qui concerne la noblesse et la profondeur idéale en expression, ainsi est-ce donc là présente — depuis Schiller, parmi les hommes célèbres, — une physionomie analogue ; mais ce qu'il y a de caractéristique des souffrances et du caractère noir dans ce visage, c'est la frontière de l'incroyable et du surnaturel. Le porteur de ce visage doit être l'être humain aux pensées les plus profondes.¹⁰

Dès l'enfance il étonna son entourage par le vigueur de ses idées spirituelles. Par exemple, alors qu'il était lycéen, il créa l'association d'étudiants « *Teurnia* » en la dotant d'une impulsion spirituelle, à laquelle ses amis s'édifièrent de tout leur cœur. Dont il rendit témoignage dans ses drames de jeunesse, qu'il polit encore par la suite dans sa pièce « *Drahomira* » et la pièce sporadiquement maintenue « chute d'un tyran » ? Les autorités de l'époque, ou serviteurs de l'état avaient dû soupçonner chez Fercher un rénovateur de culture, dont ils ne voulaient pas et l'estimèrent peut-être même comme dangereux. Son condisciple, ami de jeunesse et compagnon de vie, Egger von Möllwald, rapporte :

La police pourrait avoir remarqué quelle influence notre président (Fercher) exerçait sur tous les membres de l'association d'étudiants. Chez maint d'entre eux l'inclination s'élevait jusqu'au fanatisme. Sa parole était décisive dans les petites affaires de la jeunesse estudiantine. Il apportait de ce fait un trait idéaliste dans nos activités ; il ne se présentait principalement pas de grossières transgressions. Malgré tout, la police semblait avoir vu en Fercher un démagogue débutant, que l'on dût rendre inoffensif à la prochaine occasion. Ainsi s'était donc préparé un orage qui éclata bientôt sur la tête de celui qui ne se doutait de rien, le 12 avril 1849. Ce jour-là Fercher se retrouva devant la commission de recrutement sur le point d'être incorporé comme militaire.¹¹

Des amis purent le détourner de ce destin, ce qui lui aurait autrement sans doute extérieurement réglé son compte. Il dut temporairement séjourner en hôpital militaire. Alors qu'ils lui écrivaient au sujet des menaces, auxquelles ils étaient eux aussi exposés, il répondit entre autre :

Que l'on vous alarmât de tous côtés, cela ne devrait pas vous étonner, car c'est la loi de l'histoire universelle, que toute nouvelle force émergente dût être rejetée par les débris vermoulus des anciens pouvoirs qui en sont à la ruine. Ce qui est noble finit toujours par percer et l'esprit rayonne alors en vainqueur.¹²

« *Vita nuova* »

À cause de ces événements, Steinwand dut quitter Kärnten et se rendit d'abord à Graz :

Avec mes papiers de valeur, qui ne représentaient naturellement rien en terme d'attestation de scolarité, étrié dans mes habits, je m'annonçai à Graz auprès du doyen. C'était le professeur Erdlauer, un criminaliste de réputation significative. Il espérait me voir (dit-il) comme auditeur appliqué à sa cour (de justice), il donnerait un cours sur le droit naturel. Derrière le rideau de cette annonce anodine, il nous présenta pendant tout le semestre, par des conférences enthousiasmantes, les philosophes allemands, dont on nous avait tenus éloignés par interdit, grâce à la sollicitude paternelle de nos tuteurs spirituels bien pensants : Fichte, Schelling, Hegel et autres, donc des héros, à savoir des fondateurs et fécondateurs de tout pur domaine spirituel, fournisseurs du langage et créateurs des concepts pour toute autre science, par conséquent des noms illustres,

¹⁰ Dans une lettre de Fercher von Steinwand à son ami Aloïs Egger, dans : *Fercher von Steinwand : Échange épistolaire*, pp.132 et suiv. Éditio, de la Coopérative Dürna, 2004.

¹¹ *Ebenda*.

¹² *Ebenda*

qui aujourd'hui brillent à tous les coins de rue et là dans toute leur singulière clarté diamantaire ils avaient l'air presque étrange. Ce semestre-là fut ma *vita nuova*.¹³

Ainsi comme Dante, dans sa *Divine comédie* appelle le renouvellement complet de sa vie une *vita nuova*, Fercher von Steinwand connut alors une nouvelle vie au moyen de ces trois penseurs. Qui sont ces penseurs ?

Pour Rudolf Steiner, qui disposait autant de la sagacité du penser conceptuel que d'une clairvoyance nouvelle hautement développée, une doctrine secrète se trouve dans les œuvres de Fichte, Schelling et Hegel. Elle apparaît seulement — comme il le dit :

D'une manière conceptuelle devant nous, dans une manière philosophique. C'est tout ce qui se rattache dans les temps modernes aux trois noms *Fichte, Schelling, Hegel*. En rapport à ce qui tient à la doctrine secrète, les enseignements de ces trois hommes se laissent un peu comparer avec d'autres « doctrines secrètes » de l'humanité. Car quoiqu'on puisse disposer finalement des doctrines de Fichte, Schelling et Hegel, personne ne disconvient qu'au plus vaste sens du terme, elles sont effectivement restées des doctrines secrètes. Elles sont sincèrement restées des doctrines secrètes. Il y a peu d'êtres humains qui veulent se contenir dans ce que ces trois personnes ont écrit ne serait-ce seulement d'une manière quelconque. À partir d'une certaine courtoisie, on reparle bien aujourd'hui (en 1912), dans certains cercles philosophiques, de Hegel et quelqu'un rétorquera... qu'il existe nonobstant même des gens qui se préoccupent de Hegel. Lorsqu'on prend ensuite ce que ces gens ont produit et ce qu'ils ont contribué à la compréhension de Hegel, alors on en arrive seulement vraiment à l'intuition que pour ces gens-là, Hegel est resté une vraie doctrine secrète.¹⁴

Quelque chose de semblable vaut de Fichte et de Schelling. Mais pour celui qui, comme Fercher, reconnaît dans ces penseurs : « des fondateurs et fécondateurs de tout pur domaine spirituel, fournisseurs du langage et créateurs des concepts pour toute autre science » et en plus de cela encore à l'âge de 21 ans, il pénètre pour ainsi dire du premier coup dans les mystères de ces trois penseurs et peut vivre une *vita nuova*.

Déroute des esprits

Fercher quitta d'abord Graz, où il devait passer quelques examens scolaires et se rendit à Vienne, dans l'environnement de laquelle il devait passer le restant de sa vie. Il embrasse à présent la littérature dans sa forme la plus haute, dont il préfère en outre la forme du penser, mais tout en perçant à jour le vide du fonctionnement universitaire. Le 12 février 1851, il écrit :

La chose qui m'arrache le plus les cheveux ici, c'est que dramatique est devenue la nécessité de ne plus avoir du tout d'état de joie et le professeur m'écœure autant que le militaire.¹⁵

Ainsi comme Goethe après l'éveil qui suivit la maladie qu'il connut dans sa jeunesse, devait en arriver à considérer l'intelligence de la communauté professorale comme une « insuffisance d'érudition », pareillement celle-ci fait naître « l'écœurement » en l'âme de Steinwand. À Vienne la situation politique joue en plus un rôle.

Car la mise au ban et le ban réitéré¹⁶ d'un souvenir maudissable avait rempli la salle des fêtes, célèbre par l'épouvante de la déroute de l'esprit. De là sa dévastation. Seule la plus sublime

¹³ Cité d'après Zauner, à l'endroit cité précédemment, p.25.

¹⁴ Rudolf Steiner : *L'Évangile de Marc*, conférence du 19 novembre 1912, **GA 139**, p.94.

¹⁵ Lettre du 12.02.1851 à Egger. Cité d'après Zauner, à l'endroit cité précédemment, p.26.

science de l'astronomie, conservait et préservait son ancienne tour-auberge, comme oubliée dans le tourbillon de ces jours de tumulte et de haine. Et pour me libérer de mon malaise sans repos, qui instillait mon discernement peu considérable dans l'état lumineux (le firmament étoilé) incommensurable et peuplé d'idées, je fréquentais trois années durant l'école des étoiles. Ce fut pour mon cœur [*Gemüt*] et mon esprit un relèvement, une consolation qui sans cesse parlait à mon cœur. Car le cercle des idées spirituelles s'assombrit et s'engourdit sous la compréhension gouvernementale du funèbre comte LéoThun. Au beau milieu des spectres de ceux qui redoutaient tout de la marche à reculons, je me préparais au professorat. Rien qu'avec le Tout puissant et l'Omniscient régnant sur tout (Dieu) au-dessus de nous, il ne faut pas compter et il ne faudra jamais compter. Habituellement ses dispositions sont autres que celles que nous voulons. Ce dont il est question c'est qu'assurément l'être humain n'est pas l'artisan de son bonheur ; il est simplement une créature, qui n'est pas perspicace lorsqu'il gémit, et n'est pas sérieux lorsqu'il se querelle. Une fièvre nerveuse me bouleversa et me plaça au bord de la tombe pour longtemps.

Avec cette affection, la *vita nuova* — la nouvelle vie — telle une initiation, pénètre à présent tout le corps. Quoique plus jamais il ne recouvra complètement la santé, il fut pourtant ressaisi dans le corps l'âme et l'esprit par des énergies revigorantes ; de sorte que malgré de nombreuses infirmités, il apparut jusqu'à un âge avancé d'une fraîcheur juvénile, qui ne se brisa jamais et vieil homme il oeuvra au milieu du cercle des étudiants comme le plus jeune d'entre eux. En rapport avec la maîtrise directe de la maladie il retrace :

Pour une lente guérison, jamais parfaite, fut proposé le séjour à la campagne et Perchtholdsdorf, qui n'est pas très éloigné de Vienne, fut choisi.

Poésies

Parallèlement aux événements esquissés dans la biographie, prennent naissance les œuvres poétiques de Steinwand, dans lesquelles il a inscrit le travail de sa vie dont nous pouvons nous nourrir. Fortement expressif pourtant le plus petit, extérieurement, de ces recueils poétique intitulé « *Fleur de jeunesse* », mais qui, tel une tour élancée mais bien haute, domine beaucoup de choses. C'est de lui que proviennent les vers cités au début de cet article, dans lequel il a l'audace de parler aux êtres humains du peuple allemand, en étant son prophète et en les exhortant à exercer la connaissance de soi. Plein de promesses il prophétise une fleur d'actions rajeunissantes qui se trouve cachée dans le titre « *Fleur de jeunesse* ». Un chemin, sur lequel l'action rajeunissante sera rendue pleinement valable, peut aussi être retiré d'un autre recueil de poèmes qu'il appelle *Feu de la saint Jean*. Il y est dit que lorsqu'un jour la raison perce à jour tous les obstacles et détresses du devenir de l'homme comme une « fatalité » — ainsi s'appelle l'un des poèmes qui s'y trouvent — alors que les êtres humains se les ont créés eux-mêmes et le font encore, alors seulement, c'est que le firmament de l'esprit peut d'abord redevenir visible. Avec cela il exprime une conscience morale de l'histoire universelle qui est activée par la consonance entre le passé et l'avenir. Dans un *Chœur des pulsions originelles* — douze en nombre — toute l'évolution passée est retracée et soulevée en conscience, à la rencontre duquel se déchaînent un autre chœur, le *Chœur de rêves originels*, pour ainsi dire les sentiments de l'avenir. Ces chœurs se prêtent à l'organisation d'une future fête de la saint Jean que Rudolf Steiner relie avec le mystère de la renaissance dans ses conférences sur l'Évangile de Jean. Karl König a déjà repris cela dans son jeu de la saint Jean. Ne voit-on pas, ici en germe, la tendance à organiser et orienter une fête cardinale sur l'avenir qui aspire ardemment au spirituel ? Au lieu d'un feu de la saint Jean que nous pouvons abandonner aux enfants, c'est ensuite la flamme de la volonté de trouver et d'enfanter l'esprit qui monte chez l'adulte en train de grandir.

¹⁶ Au Moyen-Âge les criminels fugitifs étaient mis au ban par la cour aulique. Ils avaient alors à se présenter à la cour dans le délai d'un an et un jour pour dissoudre leur ban. En cas contraire, ils tombaient sous le coup du ban réitéré et perdaient de ce fait complètement leurs droits civils.

Les drames de Steinwand sont intitulés entre autres, *Chute du tyran*, *Drahomira*, *Dankmar*. Avec le premier, c'est lui-même qu'il a en tête. ; avec les deux autres sont caractérisées des personnages, qui, certes, doivent se retirer par nécessité historique — par exemple derrière « Othon le Grand », le frère de Dankmar — mais pas celle de remettre l'oubli. Partout Steinwand laisse donc l'humanité prendre la parole en l'être humain. Au centre de cet effort, se trouve toujours l'enfant, au sens de celui du futur à conquérir et chez l'être humain celui qui en espère la naissance comme « enfant de l'esprit ». Ainsi le poète ce trace-t-il aussi lui-même dans *Chute du tyran*. Dans l'essence de l'enfant seule s'évade celle du tyran qui surmonte le pouvoir — on pourrait parler formellement d'un « pouvoir de l'impuissance ». Steinwand se compare lui-même diversement à un « petit enfant » qui peut seul laisser pleuvoir « des salutations d'or depuis les astres de lumière » et finalement « en triomphant constamment, et en contraignant encore tout ennemi (de la liberté ; I.K.) ».

Je ne veux plus pourtant exhorter ni plaider dès lors —
Que j'ouvre mes petits bras, joyeux et bénissant,
De mes tresses, moi, petit enfant du bois verdoyant,
Et des astres de lumière, je fais pleuvoir des saluts d'or !

Ainsi s'achève le poème du *Petit arbre de Noël*, dont on a déjà cité un passage. Il provient de l'année 1853, mais ne fut jamais publié et ne fut connu qu'à partir de la succession. Sans l'avoir mentionné, le poète poursuit ses esquisses biographiques dans l'année suivante, en 1854 :

En 1854, (sa 26^{ème} année) je tentai de conquérir le monde bruyant sur les épaules du « voyageur » avec quelques poèmes. Ceux-ci piquèrent un paire de plumes atrabilaires (envieux ; I.K.) qui entrèrent en agitation convulsive. Bien sûr il vaut de frapper et rabattre du pied une vie qui tente d'émerger. *Le train* et la ballade *Avant temps* (qui portait alors l'inscription « tombe [Grabbe] » pour être mentionnée), sont associés à ce recueil pour l'amour du souvenir. Fit partie de mes mécènes les plus vénérés, au même moment, Ludwig August Frankl. Je me rappelle souvent et avec chaleur ce poète et je mets en exergue chez lui notamment l'être humain, un homme notoire par son aimable et constante serviabilité, qu'il maintint honorablement avec un rare et fort courage jusqu'à sa fin tardive.

Il dépeint ensuite les circonstances politiques répugnantes, qui devaient malheureusement coûter la vie à de nombreux compagnons de sa jeunesse :

Par une opportunité agréable j'entrai en relation avec Constant von Wurzbach, mais je le quittai de nouveau peu de temps après. Mon comportement dans cette affaire n'a été interprété avec bonheur par personne. Wurzbach avait été soldat autrefois. Pour sa manière de parler, je n'avais pas d'oreille convenable et le revirement de son humeur n'était concevable que pour un compagnon de société galante. Moi, pourtant, je n'étais pas en situation de remplacer par la réflexion ce dont la nature m'avait doté. Entre temps, Wurzbach me poussa auprès du ministère Bach, auquel il avait un compte rendu littéraire à rendre, sous aucun éclairage par trop recommandant. Cela dut apparaître menaçant à ma jeunesse. Pour quelle raison ? Cela je vous le donne en cent ! Bach était alors un moellon puissant de l'édifice autrichien, un juriste tranchant, malheureusement uniquement équipé du regard d'un greffier typique du fonctionnaire, sans l'instinct, sans la vision au loin d'un homme d'état — pour le malheur, qu'on ne put effrayer de notre patrie. Par manque de capacités nous fûmes battus à la table ministérielle et sur le champ de bataille. Ces gens hautement sensés, qui considèrent l'état pour ainsi dire comme leur bien et leur propriété personnels, ne purent insuffisamment se presser d'envoyer la jeunesse estudiantine sur les plaines hongroises et lombardes, afin d'y transmettre la fièvre et les baïonnettes envers d'autres préoccupations. D'une manière concevable s'ensuivit ce qu'on eût pu prévoir. La génération nouvelle, d'intelligence sémillante et éprouvée, était plus chétive. La noblesse dirigeante de l'esprit fut aux yeux de la communauté dévêtue de son rang moral, soustraite à sa détermination créatrice et victime morale de l'avilissement — pour longtemps, vraisemblablement pour toute la suite de notre histoire.

La naissance des *Sonorités allemandes d'Autriche* tombe entre 1851 et 1881, donc entre le 23^{ème} et le 53^{ème} anniversaires. Il existe pourtant de nombreuses autres compositions de ces années-là, que Steinwand n'a pas incluses dans les *Sonorités allemandes d'Autriche*, parce que ce recueil est présenté comme une totalité close sur elle-même. D'autres poèmes, qui provinrent aussi de cette époque furent ensuite casées dans les *Sonorités allemandes d'Autriche II* et *Feu de la saint Jean* et autres recueils. Au commencement du siècle dernier, Rudolf Steiner a fait allusion à Steinwand. Dans son livre *De l'énigme de l'être humain*, il l'a présenté en le rattachant aux philosophes de l'idéalisme allemand, et il l'a un peu moins abordé son oeuvre dans quelques conférences, mais il a mis en forme eurythmique de nombreux poèmes de lui. Steiner a sans doute vu que cet esprit pourrait seulement être réveillé à une vie nouvelle seulement après la catastrophe historique suicidaire de l'Allemagne. En 1978, Friedrich Zauner — lui aussi originaire de Kärnten — et le Hollandais Heten Wilkens attirèrent de nouveau l'attention sur lui. Le premier rédigea l'ouvrage *Fercher von Steinwand un porteur du drapeau de l'esprit*, dans lequel il publia de précieuses connaissances et esquissa une biographie ; pour une biographie complète de Steinwand le temps n'est pas encore venu pour le moment. Pour Zauner, cela n'était pas encore possible de présenter la relation de Steinwand d'avec les penseurs de l'idéalisme allemand. Zauner évita même plutôt cette exigence en soulignant la relation de Steinwand avec Dante, laquelle bien sûr, est aussi extraordinaire.

Heten Wilkens a rapporté dans la revue *Die Drei* l'attentat perpétré contre Rudolf Steiner, à l'occasion duquel celui-ci avait mentionné le nom de Steinwand, comme étant son esprit protecteur. Si l'on réfléchit à la relation immédiate entretenue par Fercher avec l'esprit allemand, alors l'impression surgit qu'ici directement l'esprit allemand et l'autre malfaisant se rencontrèrent :

Le 15 mai 1922 eut lieu à Munich — pendant une conférence — une tentative d'attentat contre la personne de Rudolf Steiner. La victime de l'agression put être évacuée par un passage obscur donnant dans une ruelle à l'arrière de la salle de conférence. Au long de ce parcours, Rudolf Steiner prononça tranquillement quelques phrases évoquant *Fercher von Steinwand*. Ceux qui l'accompagnaient alors n'avaient aucune connaissance de ce nom. L'un de ceux-ci, qui étaient donc présents lors de cette évacuation, un jeune membre de la Société anthroposophique, se rappelait la tournure employée par Rudolf Steiner : « Fercher, ce guide de la loge blanche des Allemands...¹⁷

Andreas Bracher a donné des indications dans la revue *Der Europäer* sur Steinwand et sur l'empêchement de l'attentat.¹⁸ Ici je peux ajouter la remarque personnelle que cette indication m'était connue depuis 40 ans, mais c'est seulement maintenant, après avoir exposé *La vie de Goethe selon le rythme des sept ans*¹⁹, que je me vois en situation d'envisager l'essence de Steinwand et sa relation avec l'esprit allemand.

Die Drei 5/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Immanuel Klotz, né en 1947 à Gotha en Thuringe, étude de pédagogie sociale, séminaire de formation des prêtres de la Communauté des chrétiens de Stuttgart, formation comme aide-soignant et en pédagogie curative, enseignant et formateur d'enseignants dans les Institutions internationales du mouvement Camphill.

Publications : *La vie de Goethe dans le rythme des sept ans* et *Fercher von Steinwand et l'esprit du peuple allemand* : Courriel : immanuelklotz@gmail.com

¹⁷ Heten Wilkens, *Prophétie idéelle : la fatalité* dans *Die Drei* 3/1978, p.130.

¹⁸ Andreas Bracher, Guide de la loge blanche des Allemands, dans *Der Europäer* 6, 2002, p12.

¹⁹ Immanuel Klotz, *La vie de Goethe dans le rythme des sept ans* August von Goethe Literaturverlag, Francfort-sur-le-Main 2014.